

poses sculpturales qui semblent naturelles aux races orientales, et auxquelles se prêtent si bien leurs vêtements amples et flottants, elle laissait son regard errer devant elle, et, plongée dans une vague rêverie, elle ne semblait pas avoir conscience de ce qui se passait autour du feu.

Depuis un instant, quelqu'un e'était cependant approché, dont la vue l'avait fait tressaillir. C'était un jeune garçon d'une vingtaine d'années, dont les traits réguliers et la vive et expressive physionomie reflétaient alors une émotion profonde.

Il s'était arrêté, comme indécis, en voyant que Léna, immobile, ne semblait pas s'apercevoir de sa présence.

Puis, s'enhardissant tout à coup, il s'avança jusqu'à l'entrée de la tente, et là, si près d'elle que ses lèvres touchaient presque à son oreille, il se mit à lui parler à voix basse.

La jeune femme tressaillit de nouveau et fit un mouvement pour s'éloigner. Mais un mot suppliant, un regard, l'arrêta. Elle retomba dans son attitude première, les longs cils de ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux comme pour en voiler le regard, et la tête à demi détournée pour cacher sa rougeur, elle écouta, silencieuse et troublée.

Les derniers rayons du soleil avaient cessé d'empourprer le couchant; les ombres du crépuscule envahissaient déjà le pli du terrain où les bohémiens étaient campés, et le cercle de lumière, que la flamme traçait autour du foyer n'atteignant pas le pied de la tente, cette scène avait échappé à tous, sauf à la mégère qui surveillait les apprêts du souper.

Hideuse et sordide comme toutes les vieilles bohémiennes, elle avait, plus qu'aucune, les haineux sentiments de la misère mécontente peints sur sa figure osseuse et ridée.

Lorsqu'elle vit la jeune femme, après un instant d'incertitude, tomber sous le charme des paroles qui l'avaient retenue, ses petits yeux s'animent d'une expression de joie et de méchanceté indécible.

Dès lors, son regard ne la quitta plus. Il semblait percer l'ombre pour suivre sur ses traits les progrès de son émotion, progrès rapides, car tout avait contribué à l'accroître et à la rendre dangereuse: l'isolement dont l'entourait le crépuscule, la disposition vague et rêveuse où elle avait été surprise, et peut-être un secret penchant à grand-peine contenu dans son cœur.

Tout à coup elle releva vivement la tête et fit un pas en avant comme pour écouter, tandis que son compagnon disparaissait, inaperçu, au milieu des tentes. En même temps, deux ou trois des hommes campés autour du feu se levèrent et prêtèrent l'oreille avec une certaine inquiétude.

Un pas de chevaux venait de retentir dans la lande, lointain encore et si faible, qu'il avait fallu l'ouïe perçante et l'attention toujours en éveil des bohémiens pour le saisir.

Maraudeurs incorrigibles et ayant toujours sur la conscience quelque méfait plus ou moins récent, ils avaient tout à redouter d'une visite imprévue. Ils étaient d'ailleurs en guerre constante et ouverte avec la maréchaussée et les gardes des gentilshommes dont ils traversaient les terres.

En quelques secondes, les plumes révélatrices qui jonchaient le sol disparurent. L'un des hommes qui s'étaient levés avait gravi le monticule au pied duquel le camp était assis. Il se glissa, demi courbé, au milieu des touffes d'ajoncs, cherchant à reconnaître les cavaliers qui approchaient, et dont les for-

mes se dessinaient sur la lande vivement éclairée par la lumière de la lune.

Le plus profond silence régnait dans le campement. Tous, même les enfants, s'étaient tus et demeuraient immobiles.

Un instant après, l'homme qui s'était éloigné reparut, mais sans prendre aucune des précautions dont il s'était d'abord entouré.

"Ce n'est rien, dit-il: deux gentilshommes qui viennent de Marsac et se dirigent sur Pierric."

Et il se jeta nonchalamment à terre à côté de ses compagnons qui, trop habitués à de pareils alertes pour s'en émouvoir outre mesure, avaient déjà repris leur attitude première.

La mégère chargée de surveiller les apprêts du souper avait abandonné un instant son poste. Elle alla vers la jeune femme demeurée seule à l'entrée de sa tente et lui touchant légèrement le bras pour attirer son attention.

"Léna, dit-elle de sa voix la plus insinuante, voulez-vous venir à la rencontre de ces gentilshommes? Il faudra qu'ils soient bien peu galants s'ils ne laissent pas tomber dans une aussi jolie main que la vôtre une pièce de douze sous et peut-être vingt quatre."

Machinalement, Léna fit un mouvement pour suivre la vieille femme. Mais s'arrêtant tout à coup et relevant la tête avec fierté:

"Non, répliqua-t-elle, je n'irai pas. Pharoïd dit qu'une femme, quand elle est jeune, ne doit pas s'exposer ainsi aux regards des hommes, et que d'ailleurs ce n'est pas à elle d'un chef de tendre la main."

La mégère ne se découragea pas.

"Mais Pharoïd n'est pas là et il n'en saura rien, reprit-elle doucement, et avec l'argent qu'on vous donnera je vous achèterai à la ville un beau ruban ou quelques-uns de ces grains de corail rouge qui font si bien autour de votre joli cou."

Un instant indécise, car en s'adressant à sa coquetterie la mégère avait fait vibrer une corde sensible, Léna finit par secouer la tête d'un air de refus.

"Non, mère Gay, non, dit-elle d'un ton résolu, Pharoïd me l'a défendu."

La vieille femme sourit d'un air moqueur, et regardant Léna dans les yeux:

"Je croyais, répliqua-t-elle, qu'il vous avait aussi défendu de causer avec Guillaume en son absence."

Et comme Léna rougissait et détournait légèrement la tête pour cacher son embarras:

"Pharoïd est comme tous les vieux maris, sévère parce qu'il est jaloux, reprit-elle en souriant, et il ne faut pas croire tout ce qu'il vous dit. Il n'y a pas de mal à tendre la main à un gentilhomme qui passe; il n'y en a pas non plus à causer avec Guillaume, qui est le plus beau et le plus brave garçon de la tribu, et qui se ferait tuer pour sa petite Léna, s'il le fallait. Ce que j'en fais, d'ailleurs, c'est pour Pharoïd, qui ne sera pas fâché que j'aie dévisagé ces deux voyageurs d'un peu plus près que ce paresseux de Brun. Allons, venez Léna."

Et prenant la jeune femme par la main, elle l'entraîna le long de la lisière du bois, au delà du campement. Léna se laissa emmener avec une répugnance visible, mais sans opposer de résistance.

Bien qu'il n'y eût pas de route tracée dans la lande, il fal-